

LE

Messenger de la Foi

ET DES BONNES ŒUVRES.

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH.

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDEUR MGR. DE MONTRÉAL.



MONTREAL.

EUS. SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT.

1874

Les grands Prix de Vertu.

A l'Académie, la journée du 13 août a été consacrée à la littérature et à la vertu, M. Patin, le disert secrétaire perpétuel de l'Académie française, a lu dans la séance publique annuelle de l'illustre compagnie, son rapport traditionnel sur les concours de 1874. Puis M. Cuvillier Fleury, en sa qualité de directeur, a entretenu l'assemblée des actes de dévouement auxquels l'Académie a décerné ses couronnes.

Les faits racontés par M. Cuvillier-Fleury dans son rapport sont nombreux ; mais quoique l'Académie soit fort attentive à recueillir les traits de vertu qu'on lui signale, il lui en échappe beaucoup, et d'ailleurs la dotation généreuse de M. de Montyon est bien loin de suffire à récompenser tous ceux qui mériteraient un prix. Le rapporteur, en exposant des actes si honorables pour les classes pauvres où l'Académie doit, conformément aux intentions de M. de Montyon, chercher ses lauréats, a fait ressortir le mérite supérieur du pauvre dans l'accomplissement des bonnes actions. Il a loué dignement ces héros de l'indigence qui trouvent dans leur pauvreté même une source de dévouement.

Ce sont des héros en effet, et une nation ne peut pas plus se passer de leur obscur héroïsme qu'elle ne peut se passer de l'hérouïsme du soldat ou de celui du magistrat. A tous les degrés de la société, il faut, pour que la société subsiste et prospère, qu'il se trouve de ces volontés tournées au bien, de ces vertus qui vivifient le monde. Quand elles se produisent là où tant de circonstances semblent devoir les empêcher de croître, elles sont plus touchantes et méritent qu'on les propose en exemple, comme l'a fait éloquemment M. Cuvillier-Fleury, " aux grands et aux petits, aux humbles et aux puissants, aux puissants surtout. "

Les prix Montyon, pour actes de vertu, ont été ainsi répartis :

Trois prix de deux mille francs chacun :

Aux époux Besnard, à Rennes ; à Emile Prud'homme, à Nantes ; à l'abbé Massonneau, curé de Longué.

Quatre médailles de mille francs chacune :

A Jean-Baptiste Martin, à Fréjus ; à la dame veuve Joséphine Maréchal, à Viroflay ; aux époux Albertini, rue Niepce, 1, à Paris ; à Adolphe Liesse, à Saméon.

Dix-sept médailles de cinq cents francs à dix-sept personnes de divers départements.

Le prix Saurian, pour actes de vertu, d'une valeur de mille francs, a été attribué à Mlle Bournac, à Metz.

Six médailles de 300 fr. chacune ont été instituées par feu Mme Lasne, pour être données par l'Académie française : " de préférence aux plus pauvres, et autant que possible à ceux qui auront donné de bons exemples de piété filiale. "

L'Académie pouvant disposer cette année de dix médailles, elles sont attribuées.

A Elisa Clichy, à Janville ; à Emelie Hébert, à Saint-Cloud ; aux époux Marcel, à Villegusien ; à Florence Rauzier, à Florac ; à Catherine Lescarboua, à Labastide Villefranche ; à Ferdinand Jacquin, rue Meslay, 40, Paris ; à Henri-Charles Emile Bissilliat-Maret, rue du Maine, 3, Paris ; à Jean-Pierre Pépin, à Estables ; à Joséphine Cicéron, à Toulon ; à Rose Chérin, à Briollay.

Nous empruntons au récit des actes qui ont motivé les choix de l'Académie quelques notices ; ici nous n'avons que l'embarras du choix.

Marie-Joseph Besnard est le chef d'un modeste atelier de serrurerie, dont le produit suffisait à peine aux besoins de son ménage. Ces humbles ressources, il a voulu les partager avec de plus pauvres que lui. " Trésor de charité, disait le roi Stanislas, seul trésor qui s'augmente par le partage. " Le gain de la semaine, Besnard le distribue tous les dimanches aux malades, aux orphelins, aux infirmes, aux prisonniers, à tous ceux qui souffrent, tantôt les uns, tantôt les autres. Sa femme est associée depuis trente ans à cette œuvre de bienfaisance, patiente, assidue, vigilante, sans trace d'étalage, sans recherche d'émotion,

toujours prête pour le bien avec le calme des bonnes consciences et le sourire du sacrifice.

Un jour, Mme Besnard sortait pour la première fois de chez elle, après une longue maladie. Elle rencontre à quelques pas de sa demeure, quatre enfants à peu près abandonnés par leurs parents, le corps couvert d'une lèpre hideuse, et dans un état de saleté accumulée et tellement dégoûtant que l'aumône elle-même s'éloignait d'eux avec une sorte d'horreur. Mme Besnard les attire chez elle, les adopte, se livre à une série de soins aussi rebutants que nécessaires, bravant la contagion qu'elle avait ainsi logée sous son toit. L'œuvre de salut dura plusieurs semaines. Pendant ce temps-là, et pour suffire à l'établissement de sa famille agrandie, Besnard élargissait sa maison. Où trouvait-il de l'argent pour une telle œuvre. Demandez à Dieu. Il se faisait pauvre, se privait de tout. "Que je suis heureuse, écrit une femme du pays, sauvée elle-même et par les mêmes mains d'une situation désastreuse, que je suis heureuse que ma misère ait pu servir de témoignage, devant les autorités de notre ville, aux bienfaits cachés de Mme Besnard ! Quelle douceur dans son accueil ! quelle délicatesse dans sa prévoyance ! Combien de fois ne m'a-t-elle pas donné le premier morceau de sa table !..."

Un autre jour, Mme Besnard s'arrête dans la rue. Elle avait vu passer une pauvre fille, errante, à peine vêtue. Elle lui couvre les épaules avec son camail et prend soin de la faire conduire au Refuge de Saint-Cyr, où sa jeunesse et son honneur seront en sûreté. Combien de jeunes indigentes n'a-t-elle pas ainsi sauvées du dernier malheur ? Dans cette sainte tâche du rachat des âmes, menacées ou possédées par une corruption précoce, son zèle ne s'arrêtait devant aucun dégoût, aucun opprobre. Bossuet nous parle quelque part de la passion du grand apôtre saint Paul pour ce qu'il appelle "les glorieuses bassesses du christianisme." La charité chrétienne a aussi les siennes. Elle arrive, sous les traits de Mme Besnard, jusqu'au seuil de ces infimes repaires que le plus grossier libertinage a seul l'audace de franchir. Elle passe outre.

Elle monte les degrés sordides. Elle entre dans ces ré-

duits où les débitantes d'amour véral attirent ou attendent leurs victimes... Elle les aborde, elle les interroge, elle les rend attentives à ses paroles; parfois elle les attendrit. Il résulte des rapports qui ont été faits par les autorités de la ville de Rennes que Mme Besnard a sauvé ainsi plus de cent de ces malheureuses, parmi les plus jeunes. "Qu'on me procure, nous écrit l'Abbé Verdy, aumônier du couvent de la Visitation, vingt femmes comme Mme Besnard, et je me charge de transformer la classe ouvrière de Rennes!..."

Mais voici que la guerre éclate. La vaillante femme apprend que le camp de Conlie regorge de malades et de mourants. Elle y court. Elle se voue au service des ambulances. Son âge semblait lui interdire une telle épreuve, et ses forces en apparence n'y pouvaient suffire.

Mais dans un faible corps, s'allume un grand courage, a dit le poète; et le courage l'a soutenu jusqu'au bout. Son mari, resté à Rennes, soignait les soldats atteints de la petite vérole noire, ensevelissant les cadavres, toujours debout comme en faction, à toute heure de la nuit, au premier cri d'un agonissant, au premier appel de la mort.

Je suis bien forcé d'abrégé tous ces témoignages qui ont si grandement édifié l'Académie française sur les mérites des époux Besnard. Il est un mot qui se reproduit sans cesse dans les pièces que j'avais sous les yeux: "Ils s'oublent eux-mêmes!" C'est le secret de cette pauvreté, tournée en richesse. Oui, messieurs, l'oubli de soi-même la calme insouciance du lendemain, la foi dans la Providence *que cela regarde* (c'est le mot sublime de ces insoucians de la charité); accepter de Dieu toute œuvre de périlleuse assistance comme une bonne aubaine qu'il nous envoie, sans songer aux risques, sans faire le compte de ses ressources; aller de l'avant dans le bien, le cœur haut, *sursùm corda*, l'allure modeste;—il y a là, non pas seulement un exemple édifiant, mais un spectacle, et je ne sais quel attrait esthétique où se complaisait, sans doute, quand il nous faisait les légataires de sa charité, l'heureuse prévoyance de M. de Montyon.

L'Académie accorde aux (poux Besnard le premier prix Montyon, qui est de deux mille francs.

Un prix de pareille somme est accordé à Mlle Emile Prudhomme, sur la foi d'une lettre touchante, couverte des signatures les plus honorables : députés, conseillers, magistrats, membres du clergé de la ville de Nantes. Emilie Prudhomme a cinquante-huit ans. Sa vie se resume dans une œuvre unique, mais cette œuvre dure depuis près d'un demi-siècle. Toute jeune encore et orpheline, Mlle Prudhomme est adoptée par un honnête ouvrier, sans fortune comme elle, et qui bientôt après se trouve frappé par un affreux malheur. Un cancer avait atteint son visage et le dévorait. Pour arrêter le progrès du mal, pour soutenir non-seulement le courage du patient, mais celui de sa femme, Emilie était seule. Elle n'a jamais reculé d'un pas, d'une heure, soit devant l'horrible dégoût du traitement qu'il fallait appliquer au malade, soit devant le péril de la contagion.

Un jour elle est atteinte à son tour. Après quelques semaines d'une cure énergique et hâtive, elle revient à son poste où elle est encore, "portant sur son visage, dit l'auteur de la lettre que nous avons citée, une cicatrice aussi glorieuse que celle du champ de bataille." N'ajoutons rien. Demandons-nous seulement comment Emilie Prudhomme suffisait aux charges de son obscur et inépuisable bienfaisance.

Elle gagnait, comme dévideuse dans une filature de coton, savez-vous combien, messieurs? un franc vingt centimes par jour. Un de ses parents voulant l'arracher plus tard aux angoisses d'une pareille épreuve, lui offre chez lui un asile contre la misère. Elle refuse. Le vieil ouvrier qui l'a autrefois recueillie a plus que jamais besoin d'elle. Elle lui restera. La mort seule aura raison de sa reconnaissance obstinée.

Le troisième de nos principaux lauréats, M. le curé Massonneau, est un riche, celui-là ; un de ces riches qui n'ont rien que leur dévouement au service de Dieu, des infirmes et des pauvres,—mais qui prennent de toutes mains ;—mendiants sublimes et infatigables.

Etabli depuis 1851 dans la cure de Longué, un des chefs-lieux de canton du département de Maine-et-Loire, l'abbé Massonneau, a fait de l'aumône, noblement attirée entre ses mains et habilement dispensée, une puissance créatrice de premier ordre. Avec elle il a bâti une église, un presbytère, une école pour deux cents enfants, un cercle catholique pour les nombreux jeunes gens qui ne lui préfèrent pas le cabaret ; puis un hôpital pour les malades et une maison de refuge pour les vieillards infirmes ; le tout en moins de vingt ans.—avec une suite dans l'effort, une constance dans le désintéressement personnel, un entrain dans la direction des grands travaux et un bonheur dans l'exécution qui le désignaient visiblement aux suffrages de l'Académie française.

Et, en effet, l'abbé Massonneau n'est-il pas un pauvre à sa manière ? a-t-il quelque chose à lui ? ne s'est-il pas imposé, durant toute sa vie pour payer le luxe de sa prodigieuse bienfaisance, des sacrifices qui ont mis à sec l'épargne destinée à l'entretien de sa modeste existence ? Un jour, l'idée lui vient de mettre des vitraux de prix à l'église qu'il avait dispendieusement construite. A ce moment il n'avait rien. Je me trompe, il avait, quelques mois auparavant, reçu la croix d'honneur, pour s'être mis en péril pendant une terrible inondation de la Loire, en sauvant quelques uns de ses paroissiens. Nommé chevalier, il lit un chaleureux appel à ses frères de la Légion. Les vitraux arrivèrent. Ils sont magnifiques. L'église de Longué a été consacrée sous le vocable de Notre-Dame de la Légion d'honneur.

Dimanche, le 6 du présent mois, on a lu au prône de toutes les églises de la ville et de la banlieue une lettre de Monseigneur de Montréal, annonçant une procession en l'honneur de la T.-Ste. Vierge pour dimanche prochain, le 13 du courant. Monseigneur l'évêque désire que les catholiques de la cité s'unissent aux catholiques du monde entier pour rendre à cette bonne et sainte mère leurs affectueux hommages, leur reconnaissance pour ses innombrables bienfaits et pour réclamer son puissant secours dans ces temps mauvais.

Les chrétiens des premiers siècles de l'église honoraient singulièrement Marie, et rien n'est plus consolant, quand on visite les

catacombes de Rome, que de voir les vieilles peintures qui représentent la Vierge Marie, comme aussi rien n'est plus beau que de lire dans les Pères de l'Église les discours qu'ils ont prononcés à son honneur et pour son culte. A leur imitation nous nous ferons un devoir d'honorer toujours Marie et nous assisterons en particulier dimanche prochain à la procession.

D'après un dernier programme approuvé par Sa Grandeur Monseigneur de Montréal, le point de départ sera l'église Notre-Dame où Monseigneur le coadjuteur, chantera les vêpres à trois heures. Le défilé de la procession commencera à cette même heure par les enfants des écoles qui seront suivis des congrégations, confréries, communautés, collèges, etc., dans le même ordre et les mêmes places qu'à la procession de la Fête-Dieu. La procession se fera par la rue Notre-Dame jusqu'à la place Dalhousie, Rue St. Paul et la rentrée à l'église par la Rue St. Sulpice. Un reposoir sera érigé devant l'église de Bonsecours où l'on déposera quelques instants la statue vénérée pour y chanter le Magnificat. Au retour de la procession à Notre-Dame, Monseigneur Fabre terminera la belle fête patronale de cette église, le *Saint Nom de Marie*, en y donnant le salut solennel du Très-Saint Sacrement.

P. S.—Nous espérons que les catholiques des rues par lesquelles passera la procession les orneront et pavoiseront leurs maisons de drapeaux et d'oriflammes.

La grand'messe sera aussi célébrée par Sa Grandeur Monseigneur de Gratianopolis.

Pèlerinage au Lac des Deux Montagnes.

Les pèlerins du Lac des deux Montagnes doivent se réunir lundi matin, 14 Septembre, à 6 $\frac{1}{2}$ heures ou 6 $\frac{3}{4}$ heures, à la station des chars de la rue St. Bonaventure. Il est bon de faire la Ste. Communion avant de partir, et, à cet effet, des messes seront dites à 5 heures à N.-D., à St. Jacques, à St. Joseph et à l'Asile Nazareth.

ANNONCES

On recommande aux prières, les Associés de l'Union de Prières, décédés depuis la dernière publication :

L'épouse de Jean Gagnon ; Médard Piché, Georgiana Beauchamp ; Aglaé Lépine ; l'épouse de Louis Pigeon.